

qu'il fut, un certain caractère avilissant qui cadrerait mal avec les façons hautaines de l'époque, imputation qu'assez souvent, du reste,—il faut bien le reconnaître,—la conduite de beaucoup de membres de la profession était de nature à pouvoir pleinement justifier. C'était avec dédain, avec mépris que l'on regardait la position de quelqu'un parvenu à l'aisance au moyen du trafic des étoffes et des denrées; et, comme monsieur Jourdain, l'on eût rougi de compter dans sa famille un seul membre qui se fût enrichi à ce jeu-là.

Sans doute, c'était mal de penser ainsi. C'était un travers. Il y en avait bien d'autres en ce temps-là, comme il y en a encore aujourd'hui.

Mais les temps ont un peu changé depuis, et les idées se sont sensiblement modifiées aussi. Le crédit a supplanté les actes de naissance, les billets de banque ont remplacé les titres de famille, et c'est au fond des bourses que l'on cherche maintenant les blasons. De nos jours, le mercantilisme est fourré partout, affectant tantôt une forme, tantôt une autre, mais il est toujours là. La noblesse elle-même—si tant est qu'il en reste—n'éprouve plus aucune répugnance à se mêler à la roture dans la poursuite de la fortune, et elle sait, à l'occasion, se dépouiller des oripeaux de son ancienne grandeur pour revêtir l'humble mais profitable livrée du commerçant.

C'est que, voyez-vous, le commerce est aujourd'hui plus que jamais l'agent le plus énergique de la prospérité des peuples. Sans lui, l'industrie ne ferait que se traîner et l'agriculture elle-même, cette grande source de tous les biens de la terre, se verrait condamnée à l'impuissance.

“Le commerce”, a dit un auteur célèbre, “est le plus solide fondement de la société civile, et le lien le plus nécessaire pour lier entre eux tous les hommes, de quelque pays et de quelque condition qu'ils soient. Par son moyen, le monde entier semble ne former qu'une seule ville et qu'une même famille. Il y fait régner de toutes parts une abondance universelle. Les richesses d'une nation deviennent celles de tous les autres peuples. Nulle contrée n'est stérile, ou du moins ne se sent de sa stérilité. Tout ce dont elle a besoin lui est apporté à point nommé, du bout de l'univers, et chaque région est étonnée de se trouver chargée de fruits étrangers que son propre fonds ne pouvait lui fournir, et enrichie de mille commodités qui lui étaient inconnues, et qui cependant font toute la douceur de la vie”.

On admettra que cet éloge, pompeux comme il doit nécessairement paraître ici dans la bouche d'un marchand, n'en est pas moins absolument vrai, absolument mérité. Si l'on voulait remonter dans l'histoire des siècles, ou plutôt, si l'on pouvait refaire l'histoire des siècles en la dépourillant des sornettes que les historiens de tout temps ont débitées dans le seul but de flatter les monarques et autres grands personnages qui leur payaient des rentes pour se faire vanter, on dirait en toute vérité que le commerce a plus fait pour l'avancement matériel du monde, que les brillantes conquêtes des armées et les belles théories sur le gouvernement des peuples. La guerre étant la haine, les conquérants de tous les âges et de tous les pays n'ont semé sous leurs pas que le ravage et la désolation; tandis que le commerce, lui, avant même qu'il eût